

Sourdes et courageuses

Épisode 3

[Julie] Bonjour tout le monde, ici Julie Châtelain, je suis très heureuse de vous retrouver aujourd'hui dans l'émission Sourdes et Courageuses sur les ondes de Canal M. C'est une émission qui a pour mandat de mettre en lumière les femmes sourdes et j'anime avec une interprète aujourd'hui, l'interprète qui m'accompagne Michèle Chabot du SIVET qui va interpréter tout le contenu de mon émission. Et ce contenu aussi est filmé pour rendre le tout accessible à la communauté sourde et je vais recevoir des femmes sourdes en entrevue pour parler avec elles de leur parcours, des différents défis qu'elles peuvent avoir eus ou encore vivre et tout d'abord je vais recevoir Cynthia Benoît en entrevue qui me fait le bonheur d'être ici en studio, on va pouvoir parler. Je pourrais dire que c'est une femme de carrière, en fait, il y a plusieurs personnes qui me disaient : « Ah oui, reçois Cynthia Benoît, tu vas voir, c'est une femme de carrière, elle est vraiment impressionnante. » Puis on parlait vraiment beaucoup de carrière, donc je me suis dit : « Allons voir c'est quoi ce parcours inspirant pour plusieurs femmes de la communauté. » Et on va parler aujourd'hui vous allez voir beaucoup du SIVET, vous allez entendre souvent le SIVET, Michèle Chabot, justement l'interprète qui fait partie du SIVET, Cynthia Benoit travaille au SIVET et il va avoir aussi tout de suite après comme prochaine entrevue, deux femmes qui travaillent au SIVET, donc une directrice générale qui va être ici et une qui vient parler au niveau de finalement comme l'éthique professionnelle, la qualité, elle a comme un chapeau, un mandat spécial à ce niveau-là pour que les interprètes soient des interprètes expertes. Et puis on va pouvoir jaser avec elles, ces deux femmes-là sont entendantes, mais ça va vraiment être super intéressant de parler de leur implication. Mais tout d'abord Cynthia Benoit qui est ici, Cynthia Benoit, je pourrais déjà la présenter, allô, Cynthia.

[Cynthia interprétée par Michèle Chabot] Bonjour, donc premièrement je voudrais te remercier pour l'invitation pour l'entrevue d'aujourd'hui pour parler de mon parcours. Si je peux me présenter, je travaille actuellement pour le SIVET comme directrice stratégique depuis un an et demi, j'ai fondé une entreprise qui s'appelle Eversa qui a maintenant huit ans, en fait, on entame la neuvième année.

[Julie] Oui, mais Eversa, on en a parlé un petit peu l'émission passée avec Marie-Anna Ruël qui est venue pour parler en fait de son parcours, mais aussi le côté au niveau de la malentendance, donc c'est vraiment intéressant, mais aussi elle a parlé un petit peu d'Eversa, de ce qu'elle faisait à cet endroit-là. Mais moi ce que je comprends c'est que c'est toi qui as comme initié finalement cette organisation-là.

[Cynthia interprétée par Michèle Chabot] Oui, en fait l'idée de fonder Eversa n'était pas l'idée-- En fait Eversa actuellement n'était pas l'idée originale. Quand j'ai fondé la compagnie j'étais seule, j'avais remarqué qu'il manquait dans le marché, en fait il y avait plusieurs projets en lien avec l'accessibilité, en lien avec la formation, la recherche et souvent c'était des petits contrats de six mois, de un an, mais il y a beaucoup de personnes sourdes qualifiées qui pouvaient faire ces emplois-là, mais qui n'allaient pas quitter leurs emplois pour faire des contrats de seulement six mois. Donc je me disais que pour combler un besoin dans le marché, j'allais fonder une compagnie qui allait prendre des contrats comme ça de six mois, un an et c'est comme ça que ça a commencé, mais toute seule on n'arrive pas, je n'y arrivais pas, donc j'ai engagé une première employée après un an, un an et demi, j'ai eu plusieurs autres contrats, après ça une deuxième employée et ainsi de suite, pour l'instant on varie entre 10 et 15 employés, on a des formateurs LSQ également, donc je dirais qu'en moyenne on peut effectuer une soixantaine de contrats par année, mais ce n'était pas ce que j'avais imaginé au début.

[Julie] Mais c'est ça, c'est ça qui est vraiment intéressant de voir parce que toi tu as quand même un parcours, je pourrais dire, atypique parce que tu es allé te chercher un MBA et je pense qu'au niveau de la communauté sourde ça ne doit pas être quelque chose qui est si commun. Donc moi je voulais qu'on remonte pour voir un petit peu ton parcours, qu'est-ce qui fait que finalement ben tu as créé Eversa et que maintenant tu es rendu au SIVET ? Mais la petite Cynthia donc d'où elle part et comment ça tu es allé te chercher un MBA aussi ? Donc toi quand tu étais petite, je sais, je pose la question et c'est drôle, hier j'écoutais une conférence par rapport à la surdité et il y en a une qui est sourde et qui disait : « Ah, moi, je suis tannée quand qu'on me demande si je suis née sourde. » Puis là, je me disais que dans mes communications naturelles avec des femmes sourdes, je ne dis pas d'emblée, toi est-ce que tu es née sourde, mais dans le cadre de mon émission, de l'entrevue, je trouve ça pertinent de le demander pour savoir un petit peu, ça va aider à voir les défis que tu peux avoir eu, donc toi Cynthia, est-ce que tu es née sourde ?

[Cynthia interprétée par Michèle Chabot] Non, je suis née entendante, je suis devenue sourde à l'âge d'un an à cause de la méningite. Donc beaucoup de personnes sont devenues sourdes dû la méningite, donc à un an. Et pour répondre à ta question en lien avec l'entrepreneuriat. Oui, ça a commencé jeune, ma mère me disait souvent, me répétait que quand j'étais petite, je disais toujours que quand je vais devenir grande, je vais faire quelque chose, je vais aider les personnes sourdes, je vais les protéger, je vais faire quelque chose. Elle me disait aussi que j'étais une négociatrice née, donc qu'elle me voyait peut-être avocate ou en défense des droits ou une profession en lien. Si je me souviens bien quand j'étais jeune, j'avais peut-être six, sept ans, il y avait une personne en face de chez moi qui faisait toujours des ventes de garage et j'avais le goût moi aussi de faire des ventes de garage, donc je pense que de ramasser mes choses pour être capable de les vendre, des choses qui étaient trop vieilles pour moi, pour pouvoir éventuellement les vendre, mais mes parents n'aimaient pas ça, ils trouvaient que c'était important de donner au suivant, donc plutôt que de faire une vente de garage, de donner par exemple au village des valeurs ou un organisme, de faire un don. Donc j'ai l'impression que naturellement j'avais ça en moi l'entrepreneuriat et les valeurs de mes parents sont venues s'ajouter à ça, le fait de remettre à la communauté, donc arrivé aujourd'hui je trouve que ça fait un juste partage des deux.

[Julie] Oui, mais en fait, ce que je trouve intéressant Cynthia c'est parce que toi comme tu es née entendante, ce qui veut dire que c'est une maladie qui a provoqué finalement la surdité, donc on se doute bien que tes parents doivent être entendants et que dans ta famille il ne doit pas en avoir vraiment des sourds.

[Cynthia interprétée par Michèle Chabot] Effectivement. Mais mes parents sont entendants. J'ai une chose par exemple que je dois reconnaître à mes parents, c'est que quand je suis devenue sourde, j'ai fait un petit peu le profil oraliste au début, début, début, mais rapidement ils se sont tournés vers les signes, donc mon frère a très bien appris aussi la langue des signes, donc toute ma famille, je pouvais communiquer avec eux, je n'ai jamais eu de privation du langage à proprement dit, donc pour moi je pense que c'est important de le noter, de reconnaître ça de mes parents.

[Julie] Oui, oui, c'est vraiment important parce que on a eu d'autres personnes ici qui se sont retrouvées dans une situation où est-ce que les parents refusaient de signer et vu que j'entends ça, ouais j'entends ça très très souvent et on a l'impression que c'est avant, donc quand dans les années 80, mais même encore maintenant on le voit quand qu'on questionne au niveau des enfants dans les écoles, les enfants qui sont sourds, ce n'est pas rare les parents qui refusent de signer, donc de communiquer avec leurs enfants, je trouve ça épouvantable, mais je trouve ça important de le dire et est-ce que tu penses que le fait d'avoir eu des parents comme ça qui ont embarqué finalement dans ton univers, de dire : « Bah oui, c'est notre fille qui est sourde. » Et non de dire : « Bah c'est la seule qui est sourde, donc qu'elle s'arrange. » Mais qu'ils ont embarqué dans ton univers, que ça t'a aidé, que ça comme un peu tracé la voie parce que toi aussi c'est sûr que tu entends des histoires de personnes qui se retrouvent assises à la table et qui ne comprennent pas ce que leur famille dit et qui sont seuls, je pense que ça part plus difficilement la vie, tant qu'à moi. Donc toi, je pense que ça t'a aidé à tracer la voie ?

[Cynthia interprétée par Michèle Chabot] Oui, c'est sûr que dans ma famille immédiate, j'ai l'accessibilité à la communication, par contre dans la famille élargie, les oncles, les tantes, là c'est plus difficile, je les vois moins, ils ne connaissent pas les signes. J'ai un oncle et une tante, ma tante qui est mariée avec un homme qui lui a un frère sourd. Donc ma tante connaît bien la langue des signes, donc pour ça elle m'aide beaucoup, mais le restant de la famille élargie ne connaît pas la langue des signes, mais c'est sûr que d'abord ma famille rapprochée qui connaît la langue des signes ça, ça aide beaucoup. Mais c'est triste pour beaucoup d'enfants qui eux n'ont pas accès à la communication dans leur milieu de vie. Maintenant il y a de plus en plus la popularisation des signes pour bébés, ce que je trouve dommage dans ça, c'est que ça empêche d'apprendre les vrais signes, alors que c'est la vraie langue des signes qui devrait être enseignée aux enfants puis on popularise les signes pour bébés, mais on empêche les enfants d'apprendre leur propre langue qui est la langue des signes, ça, c'est un autre sujet, je pourrais en parler pendant longtemps.

[Julie] Ouais, mais non, mais je trouve ça quand même super intéressant ce que tu amènes parce que souvent on va entendre ça au niveau des entendants, des enfants qui sont à la garderie, tout petit on leur apprend des petits signes comme «

encore, fini », des petits gestes comme ça « aider ». Mais c'est ça, mais finalement ce que je comprends c'est que ce n'est pas les mêmes gestes en LSQ, c'est ça ? Non ?

[Cynthia interprétée par Michèle Chabot] Oui, en fait, les signes pour bébé viennent surtout de l'American Sign Language et le problème souvent avec les signes pour bébé, c'est des gestes inventés, on pense que c'est ça, mais il y a une différence un petit peu. Mais au moins il a accès à la communication, c'est ce qu'on veut privilégier.

[Julie] Absolument, on ne veut pas qu'il y ait de bris de communication, tout à fait. Et toi Cynthia, quand tu étais petite, donc ton parcours scolaire, tu es allée à l'école Gadbois, Lucien-Pagé aussi, donc des écoles qui sont spécialisées pour les enfants qui sont sourds.

[Cynthia interprétée par Michèle Chabot] Oui.

[Julie] Comment ça s'est passé ton parcours, as-tu eu des défis d'apprentissage parce que des fois on le sait, on a l'impression que la surdité automatiquement tu es capable de lire, tu es capable d'écrire normalement comme moi je fais avec le français, mais on se rend compte que avoir accès à l'information, il y a des défis comme ça qu'on n'a pas l'impression parce qu'on se dit qu'ils ont juste à faire ça à la place de, mais c'est ça, ton parcours, comment ça s'est passé ?

[Cynthia interprétée par Michèle Chabot] Oui, sur mon parcours scolaire, juste avant j'aimerais revenir sur l'implication de mes parents parce que ça c'est la clé, ça a été une grande clé pour moi, une grande implication de mes parents, d'apprendre la communication en langue des signes pour mes parents, mes parents allaient à l'IRD, l'Institut Raymond Dewar toutes les semaines pendant plusieurs années pour prendre des cours, pour pouvoir se perfectionner. Bon, à l'époque, on ne parlait pas encore de la langue des signes québécoise, c'était plus le français signé, mais quand je suis arrivée à Gadbois, c'est une très bonne école, mes parents ont toujours été impliqués quand même, ils n'ont pas laissé à l'école toute la charge de

mon éducation, ils étaient impliqués, ils m'ont fait voyager, ils m'ont amené partout, dans toutes les activités comme un enfant entendant, je suis allé au musée, j'ai eu accès à tout comme mon frère. Donc ça, ça a fait une grosse différence. Sur mon parcours scolaire à Gadbois, à Lucien-Pagé, je n'ai pas fait 100 % de mon temps à Gadbois, j'ai été jusqu'en 4e année, ensuite j'ai été 5e et 6e année, en secondaire 1, intégré avec les entendants et en secondaire 2, j'ai commencé à Lucien-Pagé. Et ça a été les pires années de ma vie, ça a été les trois ans où j'ai été intégrée avec les entendants, je n'avais pas d'interprète. Valleyfield c'est loin, j'habitais Valleyfield et c'est mon frère qui interprétait pour moi ou des amis dans la classe qui interprétait pour moi. Donc souvent plusieurs jours par semaine, je n'avais pas d'interprète ou si j'avais un interprète, il n'était pas nécessairement qualifié. Donc ça a été un traumatisme pour moi pendant ces trois années-là, à mon retour à Lucien-Pagé, comment dire, mon niveau scolaire, là où j'étais rendu, en fait, comment je pourrais dire ? Les cours de français, les cours obligatoires français, mathématique, j'étais intégrée à Lucien-Pagé avec les entendants, mais pour les autres cours, éducation physique, FPS, les cours moins obligatoires, là, j'étais avec les personnes sourdes pour mon développement moral, social, donc je pouvais côtoyer dans cette école-là les deux mondes et ça répondait parfaitement à mon besoin à moi. C'est un peu mon parcours primaire, secondaire.

[Julie] Et ça veut dire qu'ensuite parce que même si tu as eu des défis au niveau de l'apprentissage, tu es allé chercher un MBA, donc ça veut dire que tu as fait un cursus cégep avec des entendants ?

[Cynthia interprétée par Michèle Chabot] Oui, oui, ça a été un parcours particulier. Quand j'étais au secondaire déjà j'avais envie d'aller vers la gestion, une fibre entrepreneuriale et ensuite je suis allé au cégep, mais souvent la problématique, c'est que je n'avais pas de modèle sourd autour de moi. Je n'avais pas la conception qu'une personne sourde pouvait être gestionnaire. On dit souvent qu'on est son pire ennemi, donc je ne voyais personne, je n'avais pas de modèle de quelqu'un, d'une personne sourde qui était gestionnaire, donc j'ai été vers les sciences parce que c'était une porte plus facile, plus sécuritaire à long terme et ben je me disais que je ne pouvais pas devenir gestionnaire et ça a été plus tard où j'ai décidé d'aller vers le MBA. Et j'ai décidé d'aller vers le MBA à cause de mon entreprise parce qu'en fait, quand j'ai fondé Eversa, à ce moment-là tout s'est passé vite, j'avais besoin d'outils, de la gestion d'affaires parce que l'entreprise s'est mise à grossir de façon

exponentielle. Donc je suis allée à l'université en gestion des affaires j'ai aimé beaucoup ça. Mais j'aimais les cours concrets, les cours où je pouvais apprendre et mettre en application. Donc après ça, quand Eversa s'est mis à grossir, j'avais l'impression que je n'avais pas assez de maîtrise pour l'instant, mon intuition me servait bien, mais j'avais besoin d'outils, j'avais besoin de connaissance plus solide pour la croissance de mon entreprise, pour pouvoir gérer de façon plus efficace, gérer les clients, gérer les employés. Donc j'ai envoyé ma candidature au MBA et le covid est arrivé.

[Julie] Ah, ça ne fait pas longtemps, OK.

[Cynthia interprétée par Michèle Chabot] Non, ça ne fait pas longtemps, c'était en 2020. En fait, là, il y a eu le covid, on est tous pris à distance, donc j'ai fait mon MBA pendant deux ans et ça a été une très belle expérience à HEC, j'ai vraiment apprécié, ça a été une très, très, très belle expérience, ça m'a beaucoup aidé en développement personnel, développement professionnel et pour mon entreprise également en fait, parce que quand on fait le MBA, mais on peut tout de suite mettre en parallèle, mettre en application ce qu'on apprend.

[Julie] Oui, absolument, mais ça veut dire que comme tu l'as fait en 2020, donc en pandémie, ce qui veut dire à distance, mais tu as quand même besoin d'avoir une interprète ?

[Cynthia interprétée par Michèle Chabot] Oui, oui, oui, j'avais deux interprètes qui se relayaient, mais c'est un peu ce que je disais, c'est ce qui est intéressant, l'expérience d'être étudiante à distance moi j'ai aimé ça, je pouvais contacter mes collègues de classe par chat dans le clavardage, donc tout le monde est à distance, tout le monde est sur le même pied d'égalité, tandis qu'en personne tout le monde se met à parler et là, avec les masques c'était plus difficile, pendant les pauses ben les interprètes doivent aller en pause aussi, donc j'étais plus isolé que quand c'était à distance, le fait d'être à distance m'a aidé à élargir mon réseau que quand c'était en présentiel. Ça fait une différence.

[Julie] Non, mais c'est ça, c'est que finalement c'était parfait que ça soit à distance puis je te comprends très bien parce que moi quand j'ai vu qu'il y avait justement l'université à distance avec mon handicap visuel, pour moi aussi ça devenait très alléchant de faire des cours que je remets parce que je n'ai pas le temps et l'énergie d'aller à l'université, tout simplement dans les locaux, chercher où je m'en vais, on dirait que tu dis : « Tu es chez vous, tu ouvres ton ordi... » Donc je te comprends très bien que c'est comme si le timing était parfait. Mais là, ça c'était en pandémie, tu as fait tes deux ans, tu es allé chercher ton MBA, mais là, à ce moment-là, tu n'étais pas encore au SIVET, qu'est-ce qui fait que tu es parti de ton entreprise ou tu n'es peut-être pas parti complètement, mais que finalement, tu as rajouté, parce que comme je dis, les gens m'ont dit que tu étais une femme de carrière, donc tu avais beaucoup de projets, qu'est-ce qui fait que tu étais allé chercher en plus un travail au SIVET ?

[Cynthia interprétée par Michèle Chabot] Oui, en fait, c'est une bonne question, au moment où j'ai fait le transfert vers le SIVET, si on revient deux, trois ans avant quand j'ai commencé mon MBA, déjà je préparais mon départ. Déjà je voulais déménager. Donc trois ans avant j'ai commencé à faire la transition, les transferts de connaissance, de dossiers, donc de former, de mentorer, ça faisait déjà trois ans que je préparais mon départ. Et je finissais le MBA environ, il y avait-- Le SIVET, ça a été une surprise, ça a été une belle surprise, ce n'était pas prévu que j'aie au SIVET. J'avais un projet à faire au MBA, une analyse, un diagnostic que je devais faire sur un organisme et il fallait faire des recommandations, donc j'ai pensé au SIVET, c'est un organisme que j'aime beaucoup, qui concorde avec mes valeurs, donc je les ai contactés, il y avait une nouvelle directrice à l'époque qui est Lorena justement. Et je lui ai proposé mes services de façon gratuite vu que c'est en lien avec mes cours et elle était fraîchement arrivée, débordée, donc elle a accepté que je fasse une analyse diagnostique, donc elle a beaucoup apprécié, ça a été une belle collaboration et c'est grâce à Lorena que je me suis impliqué dans le SIVET, ça a été vraiment un plaisir, un charme de travailler avec elle. Et donc j'avais déjà prévu quitter Eversa pour d'autres raisons et le SIVET à ce moment-là est venu sur mon chemin. Et de fil en aiguille ben j'ai remis les rênes de Eversa à Charline et Audrey et depuis ce temps-là, j'occupe plus un rôle de présidente dans le CA, donc des supervisions tous les trois mois, mais j'ai tout transféré les dossiers, les accès, tout ce qui est gestion a été transféré, mais je n'ai pas-- Humainement, je ne peux pas gérer les deux en même temps, ça serait beaucoup trop d'ouvrage. Non, non, non, ça serait trop d'ouvrage.

[Julie] C'est ça donc ça veut dire que là, Eversa, c'est mis de côté, tu t'es assuré de la pérennité de ça et là, tu t'es consacré finalement au SIVET, à tes nouvelles tâches au SIVET ?

[Cynthia interprétée par Michèle Chabot] C'est ça, c'est en plein ça, j'ai quitté Eversa.

[Julie] Et est-ce que tu dirais que ton MBA t'a aidé pour tes tâches que tu fais finalement SIVET, pour ta description de poste ?

[Cynthia interprétée par Michèle Chabot] Oui, oui, oui, en fait c'est grâce au MBA, les connaissances que j'ai acquises, que j'ai pu en faire profiter le SIVET. En fait, le cours que j'ai choisi, l'analyse diagnostique, c'est un pur hasard que j'ai choisi le SIVET, oui, je me suis déjà dit qu'un jour peut-être que j'aimerais ça travailler au SIVET, c'est venu plutôt que prévu sur mon parcours.

[Julie] Mais des fois il y a des, moi j'aime ça appeler ça des synchronicités, je ne sais pas s'il y a un geste en LSQ parce que je dois dire aux auditeurs qu'il y a des mots des fois qu'on peut dire nous, comme moi je vais dire un mot et il n'existe pas en LSQ, donc c'est pour ça, je sais que c'est un mot qu'on utilise moins souvent, j'aime le dire, mais c'est ça, il y a des situations de la vie un peu comme des coïncidences, mais moi je dis qu'il n'y a pas de coïncidence, mais comme si des fois on dirait qu'il y a quelque chose qui nous tombe du ciel et on se dit : « Ben oui, c'est super aligné avec ce que j'ai envie finalement depuis longtemps, mais que tu n'avais pas planifié ça. » Mais tu avais cette petite voix en arrière de : « Oh, j'aimerais ça le SIVET, un jour peut-être. »

[Cynthia interprétée par Michèle Chabot] Oui et c'est drôle quand on regarde mon parcours, j'ai toujours été une gestionnaire, j'ai commencé avec des petits projets, mais je me souviens même quand j'étais à Lucien-Pagé, j'étais présidente du conseil des élèves pendant un an ou deux, donc je pense que c'était déjà en moi un peu le côté leader, après ça, j'ai été chef de camp, donc je gérais 10, 15 employés, je

ne me souviens plus, ça fait longtemps, pendant l'été, pendant les camps de jour, donc j'ai un peu ça en moi, mais encore là, je n'avais pas de modèle. Puis c'est ça que je veux qu'on mette en lumière, les personnes sourdes, les personnes qui sont là pour modéliser les jeunes, donc merci beaucoup pour ton émission, parce que je pense que les jeunes ont besoin de ça pour les futures générations parce que souvent on est dans l'ombre donc juste de les mettre à la lumière pour que les plus jeunes voient qu'il y a des possibilités.

[Julie] Ah oui, puis c'est vraiment très inspirant et en terminant je voulais vraiment dire parce que ta maman, elle est là, on l'a croisé au début et ta maman, j'étais convaincue qu'elle était sourde, elle n'a pas utilisé la voix, elle n'a pas dit « bonjour », ben non, donc waouh, c'est vraiment inspirant en plus de voir une maman comme ça parce qu'elle passe la journée avec toi, elle passe la journée avec sa fille et elle veut être certaine qu'elle va bien la comprendre, ce qui veut dire que si elle parle avec d'autres personnes, elle parle en LSQ, alors waouh, je trouve ça vraiment beau. Cynthia, un grand merci de ta présence, je te remercie vraiment, je savais que ça allait être une belle entrevue inspirante dans un autre-- Parce que j'aime ça, tout d'un coup un MBA, femme d'entreprise, ah ouais, ah, c'est le fun et c'est pour ça que cette émission que j'aime ça parce que c'est inspirant pour les jeunes aussi, nos futures générations. Merci Cynthia, un grand plaisir et tout de suite après la pause on va avoir justement la directrice générale du SIVET Lorena Garrido et Brigitte Giguère, qui est interprète, à tout de suite.

[Julie] Je poursuis avec deux femmes vraiment inspirantes, deux femmes entendantes, on va poursuivre avec Lorena Garrido, qui est directrice générale du SIVET, le SIVET c'est le service d'interprétation visuelle et tactile et Brigitte Giguère qui est directrice à la qualité et à l'éthique professionnelle. On va pouvoir discuter avec elles du SIVET, qu'est-ce que c'est le SIVET, comment ça peut venir en fait que c'est une nécessité-- Directrice générale du Centre de santé des femmes de Montréal, ainsi que de l'ordre des sages-femmes du Québec, elle a été directrice adjointe des services aux étudiants au Collège de Rosemont et elle a été un soutien pour les étudiants en situation de handicap, merci beaucoup Lorena et elle a une expérience aussi internationale dans différents pays comme le Nicaragua, l'Afrique, l'Amérique du Sud, bref on est assis avec une grande dame et aussi Brigitte Giguère, Brigitte Giguère, finalement, quand on jasait, on s'est rendu compte qu'on se connaissait déjà sans savoir qu'on se connaissait, mais Brigitte Giguère, elle est

interprète depuis 2009 au SIVET et depuis son poste que je vous ai dit, 2021. On va pouvoir voir c'est quoi exactement, qu'est-ce que ça veut dire cette définition de tâches, allô mesdames.

[Lorena] Bonjour.

[Brigitte] Bonjour.

[Julie] Je suis vraiment contente de vous recevoir parce que Lorena, on avait déjà jasé ensemble de finalement que tu as fait une campagne vraiment de visibilité dans les médias, je crois que c'était au printemps passé--

[Lorena] Printemps été.

[Julie] Printemps été, c'est ça et dans le fond c'est pour mieux dire : « Écoutez, ici on a des enjeux, manque d'interprète, quand même on a besoin d'amener encore plus de gens à s'intéresser à cette profession. » Je trouve ça vraiment très intéressant de pouvoir poursuivre et de mettre encore en lumière ce que vous faites, mais Lorena le SIVET, concrètement qu'est-ce que c'est ?

[Lorena] Le SIVET, c'est un service d'interprétation donc pour les gens qui ne connaissent pas les services d'interprétation, c'est un endroit où on a des interprètes, des interprètes en langue des signes, ça peut être en langue des signes tactile ou orale également. Et on offre tous les services de la vie courante pour les personnes sourdes. Quand je dis la vie courante, ça peut être des rendez-vous à l'hôpital, ça peut être des rendez-vous à l'école, par exemple pour des parents sourds qui ont un enfant entendant qui va à l'école pour parler avec les enseignants, en milieu judiciaire c'est très important parce qu'il faut quand même qu'il y ait une interprétation juste de certains cas, donc le SIVET offre tous ces services-là parce que nous on a la chance d'avoir les ententes avec le gouvernement pour offrir les services dans la vie courante, les services essentiels, l'urgence aussi, les urgences,

par exemple urgence ambulance, urgence médicale 24h sur 24, 7 jours sur 7, donc voilà.

[Julie] Donc je suis hospitalisée, je suis sourde, je suis hospitalisée, on m'emmène en ambulance, c'est juste des entendants, je ne comprends pas qu'est-ce qui se passe. Est-ce que c'est moi comme personne qui est en détresse de santé qui doit appeler l'interprète ou le système appelle l'interprète ?

[Lorena] On a de tout, par exemple pour des rendez-vous qui sont planifiés d'avance, les personnes sourdes font appel à leur interprète, à des interprètes du SIVET, mais ça pourrait être aussi un hôpital, un CLSC qui prend les services du SIVET.

[Julie] OK, c'est eux à ce moment-là.

[Lorena] Oui, ça peut être n'importe qui dans le fond. En urgence c'est sûr que si la personne sourde c'est elle qui est concernée par l'urgence, ce n'est pas elle qui va pouvoir prendre le rendez-vous. Donc on est en lien avec des services d'urgence également.

[Julie] OK, mais quand tu as dit service d'urgence, les services essentiels, des ententes avec le gouvernement, j'ai l'impression qu'il y a peut-être une zone grise là-dedans.

[Lorena] En fait, oui, oui. C'est sûr que quand on parle d'interprétation ça peut être infini parce que les personnes sourdes, malentendantes et sourdes et aveugles parce que c'est aussi un service qu'on donne, elles pourraient avoir besoin d'un service d'interprétation dans tous les aspects de la vie. Mais malheureusement, ce n'est pas possible, de un, parce qu'il n'y a pas le financement pour ça et de deux, parce qu'il n'y a pas assez d'interprètes pour subvenir à tous les besoins de la vie courante.

[Julie] OK, ça veut dire que exemple, je veux aller à un cours de yoga, je donne un exemple ou tu sais quelque chose comme ça, une activité que j'ai envie de faire, à ce moment-là, je dois le déboursier de ma poche ?

[Lorena] Exactement.

[Julie] OK, je comprends.

[Lorena] Exactement, donc c'est ça, on a des ententes pour des services essentiels, la santé, les services sociaux et des services connexes, par exemple le dentiste quelques fois par année, le psychologue quelquefois par année, mais c'est toujours limité. Quand je dis quelquefois par année, dix rencontres chez le psy, dix rencontres chez le dentiste, les personnes sourdes doivent toujours s'organiser. Donc on est chanceux quand même d'avoir la santé, les services sociaux couverts par des ententes, mais il y a tout le reste.

[Julie] Mais quand on dit « couvert par des ententes », ça veut dire que ce n'est pas la personne sourde qui débourse ?

[Lorena] Non, ce n'est jamais la personne sourde qui débourse pour ces services. Chez nous.

[Julie] Chez vous, avec le SIVET, c'est ça, donc ce qui veut dire que tout ce qui est en lien avec ça, ces services, je le sais que la personne sourde ne débourse pas.

[Lorena] Exactement.

[Julie] Mais il y a tout le reste à côté, comme on dit, c'est par exemple : je vois une psychologue et que j'ai besoin de plus que dix rencontres, à ce moment-là je devrais continuer à devoir payer toute seule de ma poche.

[Lorena] Exactement, en grosso modo c'est ça, c'est sûr qu'il y a des modèles, il y a du cas par cas également, il y a des choses qui ont une plus grande ouverture, mais en gros oui, c'est comme vous dites, c'est que c'est la personne sourde qui va devoir déboursier de sa poche ou bien qui va devoir s'arranger pour aller demander une extension de service, donc ça revient toujours à la personne sourde de faire des démarches pour pouvoir avoir les services dont elle a besoin.

[Julie] Et des fois probablement que ça devient plus facile parce que j'écoutais hier, je reviens avec une conférence que j'écoutais hier, mais c'est ce qu'il parlait en matière de violence conjugale et qu'il y a des personnes que justement ça devient tellement compliqué d'avoir accès à des services et même dans des contextes nécessaires des fois elles vont préférer ne pas aller là parce que regarde, c'est plus facile, ça devient trop compliqué, ça j'entendais ça hier puis je me disais : « Oh, j'avoue je n'avais pas pensé à cet aspect-là. » Qu'on a l'impression que d'emblée il va avoir un interprète qui va être là, mais ce que je comprends aussi c'est qu'il manque d'interprète.

[Lorena] Il manque d'interprète et plus large que ça, il manque du financement pour l'interprétation. Donc ça, je tiens à le dire parce qu'actuellement, dans le modèle actuel, même si on avait tous les interprètes du Québec qui venaient travailler au SIVET d'un coup, on ne pourrait pas les embaucher. Le modèle fait en sorte qu'on ne peut tout simplement pas les embaucher. Donc le modèle financier, c'est un cercle vicieux.

[Julie] C'est comme l'œuf ou la poule.

[Lorena] Exactement.

[Julie] Est-ce que c'est le fait d'avoir plus tout d'un coup de gens qui veulent être interprètes qui pourrait faire qu'il y a plus de financement ou c'est le financement qui va faire que là, tout d'un coup, tous les interprètes qui voudraient donc travailler au SIVET pourraient venir, OK.

[Lorena] Mais avec du financement, c'est sans limite parce que les besoins sont sans limite.

[Julie] Oui, oui, oui, oui, non, non, vraiment et comment-- Du gouvernement ?

[Lorena] Mais en fait, c'est le modèle de financement qui est un peu vieillissant, on va dire. On est quand même chanceux, je tiens à le dire, on est chanceux, on a des bons liens avec les bailleurs et tout ça, mais c'est le modèle qui est un peu vieillot, dans le sens où il y a quelques années les personnes sourdes faisaient moins appel à des services d'interprétation. Donc le modèle était monté sur des gens qui faisaient appel au service d'interprétation une fois de temps en temps, par contre de plus en plus, nous depuis cinq ans, on a une augmentation à peu près de 30 % avec la même clientèle.

[Julie] Ah oui, c'est énorme, est-ce que c'est la pandémie qui a comme--

[Lorena] Bah c'est la pandémie, mais c'est aussi que les services d'interprétation sont plus connus qu'avant et puis c'est ce qu'on veut. On veut que les gens ne prennent pas le frère, la sœur, la mère, le beau frère pour aller à un rendez-vous parce que les personnes sourdes, comme tout le monde, elles ont le droit à la confidentialité, à avoir une personne qui a une éthique professionnelle.

[Julie] Parce que ça, c'est important de le dire, souvent on va l'entendre ça, non, non, une interprète vraiment c'est bouche cousue, elle, elle fait la voix, les gestes et c'est tout. Il n'y a pas comme un filtre de jugement ou de.... Non, vraiment et ensuite ben c'est ça, c'est terminé, on ne se raconte pas ce qu'on a vécu tout le monde ensemble.

[Lorena] Ce n'est pas un intervenant. Ce n'est pas un intervenant, c'est quelqu'un qui doit avoir une connaissance de la langue des signes tellement grande et juste

pour avoir une justesse dans toutes les situations de la vie et c'est pour ça que ce n'est pas aussi simple que ça de devenir interprète.

[Julie] Mais c'est pour ça que ça m'amène à Brigitte parce que justement Brigitte qui est interprète, mais Brigitte en plus c'est que maintenant je pense que tu deviens comme celle qui va aller former les interprètes, en fait, des interprètes déjà interprètes, mais comme pour les former encore plus à la qualité et à une éthique professionnelle, est-ce que c'est un peu ça ?

[Brigitte] Oui, c'est vraiment ça et de plus c'est que les services qu'on donne, moi mon rôle en tant que directrice à la qualité et à l'éthique, c'est que notre équipe ait les compétences requises pour offrir les services de qualité. Ça veut dire qu'ils aient la formation dont ils ont besoin pour offrir les services et que les valeurs éthiques soient aussi connues, respectées et qu'elles soient intégrées dans la pratique tous les jours. Donc on a des valeurs éthiques importantes comme la confidentialité, de la même façon qu'une personne va consulter un psychologue qui ne va pas s'en faire si le psychologue va raconter ça à son voisin, mais c'est la même chose quand un interprète professionnel du SIVET va sur place, peu importe le contexte, notre clientèle, c'est-à-dire autant les personnes qui entendent, qui ont besoin de nos services, que les personnes sourdes évidemment. Alors le pont qu'on établit entre nos clients, la confiance sur nos valeurs éthiques doit être pleine, complète, irréprochable.

[Julie] Et en fait, c'est ça aussi, c'est que je pense que vous avez l'enjeu parce que c'est la communauté sourde, donc il y a vraiment quelque chose que c'est un petit milieu, ils se connaissent tous et toutes et souvent c'est ça dont ils ont peur, ils ont peur que là tout d'un coup, cette personne-là va être au courant que moi je viens de faire une plainte contre mon conjoint et là, c'est ça aussi qu'on voit que des fois on ne voit pas chez les entendants. Moi je ne sais pas qu'est-ce que l'autre entendant à l'autre bout de la rue, c'est ça. Je pense que vous avez ce défi-là ce qui fait que-- Mais ça commence, en fait, tu as commencé comme interprète, mais qu'est-ce qui fait que là, tu t'es, je vais dire, spécialisé, quelque chose de pointu ? Qu'est-ce qui fait que tu es allé vers ça ?

[Brigitte] Je pratique encore aujourd'hui de façon très occasionnelle, disons ça comme ça, mais oui, interprète professionnelle et agréé d'ailleurs aussi depuis un bon nombre d'années. Le SIVET m'a embauché en 2009 et depuis maintenant trois ans je suis à la direction, mais peut-être pas parce que, mais bien sûr que pour occuper ce poste-là il faut bien connaître l'éthique, il faut avoir des réflexions déontologiques aussi bien ancrées, on doit bien connaître le code de déontologie justement de la profession et aussi être consciente du milieu, la communauté, oui, elle est petite, les interprètes, on a un rôle interculturel. L'interprétation n'est pas que linguistique, elle est aussi interculturelle, donc c'est une chose de connaître la langue, oui nos interprètes qu'il soit de niveau junior, intermédiaire ou senior, on a des formations à l'interne et de là aussi c'est une partie de mon rôle, de m'assurer que les interprètes ont un cheminement, un développement de compétences professionnelles, individuelles et globales aussi, on a des bons plans.

[Julie] Parce que là, c'est ça qui est intéressant aussi de dire c'est que exemple, tu as étudié pour être interprète, mais après ça, dans le métier d'interprète c'est gradé, donc c'est junior, intermédiaire, senior et il y a des tâches que tu ne peux pas faire si tu n'es pas senior, je pense qu'il y a ça. Il y a des contrats où ce n'est pas la même chose.

[Brigitte] Oui, il y a des assignations qui sont spécifiques aux compétences, par exemple, de senior. Aujourd'hui on a Michèle avec nous, Michèle, elle a plusieurs années d'expérience, je pense qu'elle a 18 ans d'expérience, si je ne me trompe pas, elle est senior évidemment, oui, on l'a bien entendu-- Que un interprète junior qui arrive tout juste et qui a besoin de plus de soutien, qui va travailler dans des contextes où c'est plus en trial par exemple, où il peut avoir par exemple une interruption pour demander des précisions, des choses comme ça. Et donc chaque contexte est particulier et je vois avec mon équipe aussi pour que les affectations, les demandes venant de la clientèle sont bien répondues par les bons interprètes, pas dans le sens du niveau de compétence, mais par les interprètes qui ont les compétences et les connaissances spécifiques à ce contexte-là aussi.

[Julie] Comme la personne sourde pourrait porter plainte parce qu'il doit avoir ça aussi, de dire : « Je n'ai pas été satisfaite de comment ça s'est passé avec l'interprète. » Des fois, ça peut être pour plein de raisons, ce n'est pas de dire que

l'interprète a fait quelque chose de mal, mais des fois ça peut être simplement que la fluidité dans les gestes ou il y a des mots que je ne comprenais pas bien quand elle épelait. C'est des petites choses comme ça qui peuvent arriver.

[Brigitte] Il y a beaucoup de facteurs comme ça qui peuvent influencer la satisfaction ou l'insatisfaction de la clientèle de part et d'autre et ce n'est pas seulement le niveau de compétence, mais peut-être une spécialisation. Chaque interprète ne peut pas tout connaître sur tout, jamais dans le parcours d'une vie normale, une personne va vivre autant de choses, donc on apprend beaucoup sur le terrain, c'est très bien, c'est incroyable, c'est une profession très valorisante et très enrichissante. On est tous passionnés quand on est interprète, on fait ça par passion pour la majorité, mais ce que j'allais dire aussi c'est que-- Mon Dieu, je m'excuse, j'ai perdu mon idée.

[Julie] En fait, tout le côté de la plainte, que je disais que ça peut être une insatisfaction, le fait que tu disais que tu ne peux pas tout connaître, mais ça, je trouve ça intéressant parce que ça se pourrait qu'on te demande d'aller faire un contrat avec un étudiant qui étudie en biochimie et tu te dis : « Qu'est-ce que c'est ça la biochimie ? » Avec des termes compliqués et ça se peut que comme interprète, tu aies de la difficulté parce qu'un tableau périodique, qu'est-ce que c'est ça ?

[Brigitte] Exact, alors à ce moment-là, dans mon équipe on a les outils nécessaires puis les processus aussi pour que les interprètes soient le mieux préparés possible avant d'arriver dans le contexte d'interprétation, mais il y a aussi une question de personnalité, de champ d'expertise comme je viens de dire, mais il y a plusieurs facteurs qui fait qu'une personne peut être insatisfaite, alors à ce moment-là, moi aussi j'accueille, on a un protocole bien établi pour traiter les plaintes, pardon, ou les commentaires ou les satisfactions aussi, je veux toutes ces informations là et en toute confidentialité encore une fois, je m'assure que le traitement de ces commentaires, de ces plaintes là soit utilisées à bon escient, donc je me sers de ça pour que les interprètes tracent leur chemin dans les compétences qu'ils doivent améliorer que ce soit au point de vue déontologique, que compétence linguistique.

[Julie] Mais toi à ce moment-là, comme tu fais ce métier-là depuis belle lurette, que tu es interprète, mais qu'est-ce que tu retrouves dans ce métier-là pour que des gens qui disent : « Ah, tiens, ça pourrait peut-être m'intéresser ce métier-là. » Parce que moi-- En fait, pas du tout même pour moi, mais depuis que je suis très impliqué au niveau de la communauté, je trouve ce métier-là absolument fascinant, tout ce que justement vous découvrez, on ne peut même pas penser à tous les endroits que vous pouvez aller pour être interprète, penser à toutes les situations de la vie, il peut avoir un interprète en fait, c'est incroyable, mais c'est de voir aussi qu'il y a quelque chose dans cette relation-là, moi je trouve ça absolument fabuleux et en plus, je trouve ça beau. Moi je regarde les interprètes, même si je ne vois pas bien les gestes, je trouve que c'est une danse, je trouve ça beau, vraiment. Donc toi c'est quoi pour toi ?

[Brigitte] Personnellement, pour moi, le premier attrait, c'est l'amour de la langue, la langue des signes c'est une langue riche, belle qui utilise tout l'espace, on peut dire de belles choses avec cette langue, je trouve que c'est une langue même poétique visuellement, c'est attirant, c'est une langue et même d'un point de vue linguistique, j'aime l'analyser dans tous ses détails, j'adore ça, j'en mange. Alors personnellement, pour moi c'est le premier attrait, c'est celui de la langue. Une fois la langue maîtrisée, pour répondre aussi un peu à la question tantôt que tu posais, c'est quoi le chemin qu'une personne doit prendre pour pratiquer cette belle profession-là ? Alors oui, d'abord c'est l'apprentissage de la langue, bien sûr, il faut bien la maîtriser, comme on doit bien maîtriser le français aussi. On a l'impression que parce que c'est notre langue maternelle qu'on peut interpréter, non, c'est la même chose pour les signeurs, même les signeurs natifs de la langue des signes, même s'ils sont signeurs natifs, ça ne veut pas dire qu'ils connaissent l'interprétation en tant que telle, alors ça aussi, c'est une profession, il y a des apprentissages, il y a des diplômes à aller chercher, il y a de l'expérience à aller chercher là aussi dans tout le processus cognitif et autres, il y a beaucoup de choses, donc L'UQAM a fait un programme spécialisé que j'encourage tout le monde qui est intéressé à aller voir l'information qui peut se trouver là à ce niveau-là et une fois la langue bien maîtrisée et l'apprentissage de l'interprétation en soi, alors là, on peut avoir un pied dans la porte puis commencer à pratiquer, souvent on le fait conjointement, en tandem ou on commence souvent par faire du bénévolat, s'impliquer dans les associations justement qui ont besoin des services, des fois un petit coup de main à des endroits où les services officiels professionnels ne peuvent pas être offerts, des fois on commence à faire du bénévolat comme ça,

puis idéalement de le faire avec un mentor, une personne qui est près de nous, qui pratique déjà cette profession-là et alors c'est ça, de fil en aiguille, c'est ça, plus on est impliqué dans la communauté, plus on voit le besoin et quel chemin prendre pour y arriver.

[Julie] Ah vraiment, mais je trouve ça vraiment fabuleux de vous entendre et parce que Lorena, toi aussi on en jasait, tu ne viens pas du tout du milieu sourd et on se dit : « Bah voyons, elle est directrice du SIVET, comment ça se fait ? » Mais je suis curieuse.

[Lorena] Mais en fait, je crois vraiment à l'inclusion et à l'accessibilité. Ça a l'air cliché comme ça, mais moi je travaille toujours pour une mission. Donc je me retrouve très très bien au SIVET, même dans la vie de tous les jours au SIVET, nous, on est une équipe mixte, des personnes par exemple à l'administration, des personnes entendantes, des personnes sourdes et au SIVET, c'est moi qui a besoin d'un interprète et ça, c'est fabuleux, je trouve ça génial et quand vous disiez que c'est une belle langue, nous dans nos réunions d'équipe, il y a toujours des interprètes et c'est magnifique parce que ça veut dire qu'il n'y a aucune différence que tu sois sourd, entendant, l'information se rend quand même de la même façon à tout le monde, donc c'est beau de travailler au SIVET et c'est une belle mission aussi.

[Julie] Moi, c'est ça, je trouve que c'est beau et oui, la mission est absolument extraordinaire parce qu'on l'oublie comment-- En fait c'est parce que ça ne fait pas si longtemps que tu es là, je pense que ça fait-- Hé moi, je te tutoie parce qu'on s'était jaser au téléphone, et toi, tu me vouvoies, c'est pour te dire que c'est ça, que c'est comme naturel.

[Lorena] En fait, non, ça ne fait pas si longtemps que ça, mais ça fait plus de deux ans ça, on s'en vers les trois ans bientôt, donc je considère que je suis déjà bien imbibé dans ce milieu-là que j'apprécie beaucoup d'ailleurs parce que de travailler dans un milieu mixte comme ça, ça amène une certaine douceur.

[Julie] Concrètement, soit pour aller chercher du financement ou plus d'interprètes.

[Lorena] En fait, ce qu'on fait aujourd'hui, on fait connaître les services d'interprétation que ça existe, ça aide les personnes sourdes à sortir un petit peu de l'isolement, ça rend la société plus égale aussi parce que les personnes sourdes ont le droit d'avoir des activités comme tout le monde puis d'avoir une participation sociale, mais c'est en faisant connaître cet aspect-là de la vie, cette communauté-là, ces services-là, on peut travailler puis défendre une approche plus holistique, c'est-à-dire la sensibilisation pour de la formation parce que la formation ce n'est pas tout le monde qui connaît, qui sait que ça existe cette profession-là, aussi travailler avec la technologie parce que la technologie va nous permettre aussi à aller chercher un manque à gagner dans la pénurie d'interprètes. Donc ça, ça va nous aider, on ne fabrique pas des interprètes facilement, mais la technologie peut nous aider et le financement. Le financement de cette technologie-là et le financement en gros. Donc c'est cette approche qui touche les trois aspects qui serait intéressante.

[Julie] Donc ce qui veut dire qu'éventuellement moi oui, je dis que je fais ma part, donc je suis impliquée au niveau de la communauté et en plus, ben je fais rayonner avec des entrevues et tout ça, mais moi j'ai envie aussi de dire aux gens de commencer par tout simplement s'impliquer, d'être curieux, d'avoir le goût de faire notre part, des fois ça peut être tout simplement de dire : « OK, je vais aller dans cet organisme-là, d'apprendre peut-être juste des petits gestes. » On peut faire des fois juste comme un début même de cours, qui existe sûrement, de base où est-ce qu'on peut apprendre des petits gestes puis en fait, on se le dit, dans une société de rêve, on apprend la LSQ en même temps qu'on apprend l'anglais, le français à l'école.

[Lorena] Tout à fait. Et c'est drôle que tu mentionnes ça parce qu'au Québec ce n'est pas le cas, on ne l'apprend pas à l'école, mais juste à côté en Ontario il y a des choix au secondaire où les jeunes peuvent choisir entre l'espagnol, la langue des signes, l'ASL, LSQ, donc c'est faisable et ça fait en sorte que les adolescents, les jeunes connaissent, soient en contact avec la langue et ils peuvent s'intéresser possiblement à la profession, éventuellement.

[Julie] Waouh ! Là, on espère qu'il y a des haut placés qui vont entendre ça et que ça pourrait venir dans le cursus naturel des étudiants, tout petit, tout petit, je les imagine déjà apprendre des petits mots de la LSQ, je trouve que ça serait absolument fabuleux, même avant le secondaire, que ça soit même plus tôt, on apprend ça rapidement, des petits gestes. Ça a été un plaisir, mesdames, j'aurais passé encore plus de temps avec vous parce qu'il y a tellement de choses à dire, mais je vous remercie vraiment et je continue de dire qu'on fait rayonner cette belle mission, de mettre en lumière ce beau métier, mais aussi les personnes de la communauté sourde. Merci, Lorena et merci Brigitte.

[Brigitte] Merci beaucoup.

[Lorena] Ça a été un plaisir.

[Julie] Merci et moi je remercie aussi Cynthia Benoit qui a été présente avec son beau parcours, inspirant de femmes sourdes et MBA et tout ça et on se retrouve, nous, pour une prochaine émission, merci beaucoup, tout le monde, bye, bye.